

TOUS LES JEUDIS

# FILM COMPLET

16 PAGES ★ 10 FRs

№ 232

16-11-50

# RACCROCHEZ, c'est une erreur

Une production  
HAL WALLIS

BARBARA STANWYCK  
BURT LANCASTER

(Imprimé en France.)



## AVIS IMPORTANT

En raison de l'abondance du courrier à publier dans le journal, nous rappelons à ceux de nos lecteurs qui désiraient recevoir une réponse directe, donc plus rapide, qu'il leur suffira de joindre à leur lettre un timbre de 15 francs.

Bonjour, mes amis, ou plutôt, bonsoir ! Car pour ne rien vous cacher, j'ai un sommeil du diable ; étant comme par hasard en retard dans mon courrier, j'ai dû travailler jusqu'à une heure du matin et je finis par mon éditorial. Si je m'endors en l'écrivant, soyez assez aimables pour me réveiller. Merci !

Poursuivant la petite « série » inaugurée dans le dernier numéro j'ai dit que je vous parlerais aujourd'hui de mettreur en scène. Vous connaissez tous le rôle prépondérant joué par ce grand personnage, mais vous n'imaginez peut-être pas tout à fait à quel point il est très puissant dans un film.

Car le travail du metteur en scène ne se limite évidemment pas à diriger le jeu des acteurs au studio ou en extérieur. Ce travail consiste d'abord à faire le découpage du film, souvent l'adaptation d'une œuvre littéraire, à fragmenter les plans, les séquences, à placer le dialogue au moment voulu, à commander les décors, à engager les interprètes, à discuter les devis, etc. Il faut donc être à la fois cinéaste, écrivain, technicien, financier, décorateur, costumier, musicien.

Je n'insisterai pas sur le travail du tournage que vous connaissez tous. Laissez-moi vous dire seulement que pendant cette période le metteur en scène est le chef incontesté de TOUS. Moi qui ai si souvent assisté à des prises de vues, j'étais toujours frappé, au début, par la façon dont les plus grandes vedettes obéissaient au réalisateur, exécutaient ses ordres, ne songeaient pas une seconde à discuter. C'est ce qui prouve du reste l'intelligence d'un artiste. Rien n'est si ridicule que de voir un interprète cherchant à imposer au metteur en scène. Et je vous assure que c'est curieux de voir les plus grandes stars, les plus capricieuses et les plus intimidantes, devenir des petits moutons dès que le réalisateur a crié : « Silence, on tourne ! »

Vient ensuite le dernier travail du metteur en scène, qui n'est pas le moins délicat : le montage du film, le choix des images, qui doit aboutir à sélectionner 2 500 mètres de pellicule parmi 10 000 ou 20 000 mètres tournés, le raccord du son, etc.

Vous voyez donc que le rôle est écrasant. Et pourtant, à part quelques noms-vedettes comme Carré, L'Esprit public, la Place B. de Mille, combien de ces « chefs » demeurent plus méconnus que leurs troupes...

Dans notre courrier, où sont agités maints problèmes de cinéma, qui me parle des metteurs en scène ? Personne du presqu'île. Et c'est dommage. Car enfin, moi qui ai suivi le septième art d'assez près, je demeure persuadé que les réalisateurs n'occupent pas toujours, dans l'esprit du public, la place qu'ils méritent. Sans doute cela leur est-il bien égal. Mais je voudrais, amis courriéristes, que vous sachiez aussi parfois leur rendre hommage, presque malgré eux.

Aussi je vous propose d'en parler un peu dans les prochaines rubriques. Il y a là matière à un beau referendum. Pouvez-vous me dire les metteurs en scène que vous connaissez,

que vous admirez, et pourquoi ? Pourriez-vous en citer par ordre de préférence ? Et pouvez-vous définir les raisons pour lesquelles on ne parle pas d'eux davantage ?

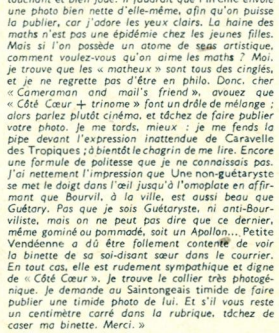
Je crois qu'en répondant à ce petit questionnaire, vous ferez œuvre utile non seulement vous mettez ainsi en valeur des gens qui le méritent, mais vous permettrez à tous les amis du courrier de se faire une opinion sur ces hommes qui sont au premier plan du cinéma.

Je m'aperçois qu'en parlant des metteurs en scène, j'ai oublié que j'avais sommeil. Espérons que je me le rappellerai à temps ! Je vous embrasse tous en bloc, parce qu'individuellement j'en aurais pour deux ans.

LE CAMERAMAN AMOUREUX.

### Réponses aux lettres :

**MES DIX-HUIT ANS ONT VÉCU, VIENT LES SUIVANTS !** commence par me passer un « savon » sous prétexte que je ne lui ai pas répondu. Ce qui est inexact, comme elle pourra le constater. Elle ajoute : « Moi aussi, Claire amie, j'ai trouvé que le film *Prison* sans barreaux est très touchant et bien joué. Il faudrait que Mireille envoie une photo bien nette d'elle-même, afin qu'on puisse la publier, car j'adore les yeux clairs. La haine des maths n'est pas une épidémie chez les jeunes filles. Mais si l'on possède un atome de sens artistique, comment voulez-vous qu'on aime les maths ? Moi, je trouve que les « mathes » sont tous des singes, et je ne regrette pas d'être en philo. Donc, cher *Caméraman* ami mail's friend », avouez que « *Côté Cœur* » est un mélange ; alors parlez plutôt cinéma, et tachez de faire publier votre photo. Je me tords, mieux ; je me fends la pipe devant l'expression inattendue de Caravelle des Tropiques ; ô bientôt le chagrin de mer ! Encore une formule de politesse que je ne connaissais pas. J'ai nettement l'impression que Une non-guétyariste se met le doigt dans l'œil jusqu'à l'opiole en affirmant que Bourville, à la ville, est aussi beau que Guetyary. Pas que je sois Guetyariste, ni anti-Bourville, mais on ne peut pas dire que ce dernier, mieux garni ou pompadour, soit un Apollon... Petite Vendémme a dû être follement contentée de voir la binette de sa soi-disant sœur dans le courrier. En tout cas, elle est rudement sympathique et digne de « *Côté Cœur* ». Je trouve le collier très photographique. Je demande au Saintongais timide de faire publier une timide photo de lui. Et s'il vous reste un centimètre carré dans la rubrique, tachez de casser ma binette. Merci. »



### Mes dix-huit ans ont vécu, vient les suivants !

Réponse. — Mais oui, amie, je vous ai déjà répondu et même deux fois, il me semble. J'aime votre style, qui ne manque ni d'impulsion ni d'humour. J'aime aussi votre « binette », qui me montre que vous avez encore plus de fantaisie que je ne pensais, avec un tas d'astuces en réserve et un esprit très vivant, très indépendant, original. Ça va être en tout cas, Et comme on dit, les lecteurs jugeront d'eux-mêmes. Suis de votre avis pour les maths : la preuve, c'est qu'après avoir fait des études d'in-

génieur, je suis journaliste ! Non, pour *Prison* sans barreaux. Écrivez-m'en encore, astucieuse. Cansnoise, vous avez du soleil dans l'esprit (ce qui n'a rien à voir avec le fameux coup de bambou). A bientôt.

**RUMBA** est une jeune Guadeloupéenne qui nous dit : « Je vous écrit pour vous féliciter de la tournure de vos phrases (merci) et pour la gentillesse avec laquelle vous répondez aux adresses de vos lecteurs. J'aimerais, cher C. A., correspondre avec Chanteur de Parme (n° 208), j'espère que j'aurai bientôt satisfaction. Guetyary est-il en France pour le moment ? Quelle est son adresse ? Il a une voix délicieuse. »

Réponse. — Merci de votre lettre, petite Rumba. J'espère que Chanteur de Parme sera heureux que l'on pense à lui dans une Ile si lointaine que la vôtre, et qu'il n'y manquera pas de vous répondre. Rien à dire, hélas ! L'adresse de Guetyary et de tous les indisciplinés nous sont formellement interdites. A bientôt une autre lettre. Bons baisers de Paris.

**L'AMI ROSSIGNOL.** — « VeuX-tu bien me dire, cher ami, le jour de ta venue au studio Liana-Liana, après je peux me débrouiller tout seul, j'ai quelques mots très gentils à lui dire. Je tiens à te dire, petit frère (sic), que pour me dire le nom d'une ville, elle n'habite pas... ce n'est pas la peine. J'aime le prénom de Liana. Si je réussis à me faire aimer par elle, je ne risque pas qu'elle me trame ailleurs (serie). Amitiés fraternelles. »

Réponse. — Puisque tu es mon frère ami Rossignol, je peux bien te tutoyer aussi. Je ne doute pas une seconde que tu n'aies le talent de séduire et de te lever capable d'entraîner une femme pour la vie d'un seul coup d'œil. Malheureusement je ne puis te donner l'adresse désirée pour plusieurs raisons : 1° parce que Liana, qui m'a écrit actuellement de Paris et de la banque parvient à me faire son adresse exacte ; 2° parce que, même ayant cette adresse, je ne pourrais te la donner sans ton autorisation ; 3° parce que tu habites Sidj-Bel-Abbes, et que je ne suis pas en grand voyage, que tu ferais probablement pour les habités. Fraternellement tout de même, et à bientôt.

**LE TEMPS DES CERISES.** — Après les compliments d'usage, notre charmant ami nous dit : « J'ai habité un petit « bleu » où le cinéma est la seule distraction, et je n'en rate pas une séance. Mon artiste préféré est Yves Montant, et j'voudrais qu'on fasse un rendez-vous avec lui. Il est si agréable de correspondre avec une jeune fille de dix-sept ou dix-huit ans, grande, brune de préférence, sportive, dont les goûts se rapprocheroient des miens. Je suis grand, 1 m 80, brun, j'aime le sport, j'aime beaucoup le cinéma, la lecture. Par contre, je déteste la dance. J'espère que mon appel sera entendu et, d'avance, merci. »

Réponse. — Je suis sûr que vous allez recevoir de nombreuses réponses, car vous écrivez très agréablement, et nos charmantes lectrices vont se disputer la joie d'être votre correspondante. Voici quelques renseignements sur Yves Montant. De son vrai nom Yves Livi, né à Venise le 13 octobre 1921. Yeux marron-jaune, cheveux châtain, 1 m 87, cellulaire. Il pense toujours avoir satisfait et avoir bientôt de vos nouvelles je vous lirais toujours avec plaisir. Amitiés.

**THYTA ET SES FLIRTS.** — « Je vous ai écrit il y a quatre mois, vous souvenez-vous de moi ? J'ai seize ans, 1 m 65, yeux bleus, et si j'en rais les regards admiratifs des hommes (quelle modestie !) je suis jolie fille. J'adore le flirt, qui procure des joies toujours nouvelles et je profite le plus possible. Ça sera ce temps pas votre adresse. Vous avez des artistes comme Jean Marais, Danielle Delorme, Yves Vincent (mon type), Ingrid Bergman est une très grande artiste, mais je déteste Michèle Morgan et les autres. Je voudrais correspondre avec quelqu'un qui me goûte me répondent dans le courrier, je compte répondre à tous. »

Réponse. — Cela nous promet une belle bataille car les admirateurs de Michèle Morgan sont nombreux. Vous m'avez l'air un peu d'une tête folle, petite fille, et s'il est vrai que le temps passe vite, et que la vie est courte, vous avez une façon de l'employer qui vous laissera dans quelques années le cœur bien vide et débouché. Changez vite de recette, la vie en a d'autres et bien plus agréables, croyez-moi, que de répondre à des lettres de gens plus saines et plus durables. Après ce sermon, petite fille, je vous adresse toutes mes amitiés, à bientôt de vos bonnes nouvelles.

**MACOUBA JOLIE RUMBA.** — « Me voilà de retour de vacances, et à tout seigneur tout honneur, c'est à toi que vous va ma première pensée (C'est très gentil, et j'en suis très touché). Tout d'abord, je vous réponds à Louis Montauban, je n'ai pas eu le plaisir de le rencontrer, mais j'ai bien envie de le faire connaître de ne pas parler des acteurs disparus de l'écran. Le Film Complet est surtout pour les jeunes, et ils n'ont pas connus les anciens artistes. Prince de la mer, ça me va, mais comme vous avez l'habitude d'habiter un si joli pays ! Voulez-vous correspondre... »



# RACCROCHEZ. C'est une erreur

(Sorry, Wrong, Number)

Production de Hal Wallis et Anatole Litvak.

Réalisation d'Anatole Litvak.

Scénario de Lucille Fletcher,

tiré de sa fameuse pièce radiophonique.

Film raconté par Marie-Hélène Lecordier

## DISTRIBUTION

Léona Stevenson .....	BARBARA STANWYCK.
Henry Stevenson.....	BURT LANCASTER.
Sally Lord .....	ANN RICHARDS.
D <sup>r</sup> Alexander .....	WENDELL COREY.
Waldo Evans .....	HAROLD VERMILYEA.
James Cotterell .....	ED. BEGLEY.

Une production des Films Hal Wallis, Inc.

distribuée par Paramount.

Copyright 1948 Paramount Pictures Inc.

## CHAPITRE PREMIER

**L**E seul bruit que l'on pouvait entendre dans la chambre à coucher de Léona Stevenson était celui que faisait le cadran du téléphone, manipulé d'un doigt nerveux. Toujours le même numéro et toujours ce bruit exaspérant de la sonnerie « Pas libre ».

Finalement, Léona raccrocha le récepteur. Elle regarda sa pendulette : neuf heures trentel... Où pouvait être son mari ?... Si Henri était retenu par ses affaires, pour quelle raison ne lui avait-il pas téléphoné ?... Et pourquoi le numéro d'appel de son bureau résonnait-il toujours : « Occupé... Occupé... Occupé. »

Elle jeta un regard furtif autour d'elle. Léona Stevenson était une femme d'une trentaine d'années, qu'une maladie condamnait à garder la chambre depuis déjà un temps fort long, virtuellement emprisonnée entre les murs d'une des maisons les plus élégantes de New-York.

Le téléphone, étincelant de blancheur, qu'elle gardait à ses côtés, semblait être son seul ami, mais même aujourd'hui il paraissait se tourner contre elle, avec ce maudit numéro qu'elle ne pouvait obtenir.

Léona étendit le bras pour prendre une cigarette, ses mains tremblaient lorsqu'elle saisit son briquet d'argent

Abonnements : France : un an ..... 450 fr. — Six mois ..... 230 fr.  
 Etranger : un an ..... 700 fr. — Six mois ..... 360 fr.  
 Direction-Administration : 43, rue de Dunkerque, Paris (X<sup>e</sup>).

En cas de changement de prix du numéro, les abonnés seront servis jusqu'à concurrence de la somme figurant à leur crédit.

*Elle prit un miroir au manche d'argent.*

et qu'elle aspira sa première bouffée. Cette cigarette parfumée au tabac blond l'apaisa, et sa voix était calme et claire lorsqu'elle demanda les réclamations pour signaler à l'employée qu'elle ne pouvait obtenir Murray Hill 35097, le bureau de son mari. Aussitôt que la téléphoniste lui eut annoncé d'une voix aimable qu'elle appelait Murray Hill 35097, Léona entendit au bout du fil une voix étrangère et gutturale. Elle lança à plusieurs reprises :

— Allô!... Allô!... Allô! en crispant ses doigts sur le récepteur. Mais, bientôt, elle réalisa que cet homme à la voix rauque ne l'entendait pas, alors qu'elle pouvait, elle, saisir très clairement chacun de ses mots :

— Allô! George? demanda cet intrus.

— Vas-y, mon pote! répondit une autre voix monotone et nasale.

Léona écoutait intensément ces deux voix mystérieuses. Elle frémit malgré elle en les entendant comploter : ils complotaient un meurtre.

— A onze heures quinze, dit l'homme à la voix gutturale, l'agent de service ira faire un tour au bar de la 2<sup>e</sup> Avenue pour prendre un bock. Alors je m'introduirai par la fenêtre de la cuisine. J'attendrai jusqu'à ce que le train passe sous le pont, au cas où la fenêtre serait ouverte et qu'elle crierait.

Léona était transie de peur... La conversation continuait; l'homme appelé George disait à son complice d'effectuer son « travail » rapidement. Il ajouta :

— Ce meurtre doit sembler avoir le vol comme mobile. Donc, n'oublie pas d'emporter les bijoux qui se trouvent dans le tiroir de gauche du secrétaire.

Léona appuyait de toutes ses forces l'appareil contre son oreille pour mieux entendre. Mais la communication fut brusquement coupée, juste au moment où les deux acolytes allaient donner l'adresse où devait s'accomplir ce crime.

Et le dé clic fut suivi par le bourdonnement continu de la tonalité. Léona racrocha lentement le récepteur, son visage était livide d'effroi. Elle regarda à nouveau sa pendulette.

— Neuf heures quarante-cinq... Dans moins de deux heures, quelque innocente femme sera lâchement assassinée par deux tueurs à gages...

## CHAPITRE II

Léona jeta brusquement sa cigarette par terre. Elle agrippa nerveusement l'appareil et demanda à nouveau les réclamations. D'une voix haletante, elle essaya d'expliquer l'étrange conversation qu'elle avait surprise au téléphone. Mais les renseignements qu'elle fournissait étaient trop vagues pour retenir l'attention de l'employée des P. T. T. Celle-ci, d'une voix neutre, presque machinale, suggéra à Léona d'appeler la police. La malade demanda donc le commissariat de son quartier et attendit quelques minutes avant que l'agent de police réponde. Il écouta patiemment la funambulesque histoire de M<sup>me</sup> Stevenson.



Il essaya de lui faire comprendre qu'on ne pouvait empêcher un meurtre sans savoir où il allait être commis. Il dit le plus poliment possible que la 2<sup>e</sup> Avenue était une très longue voie, qu'il y avait des tas de ponts dans la cité de New-York et que les gardiens de police privée courraient les rues, sans aucun jeu de mot... Et, pour finir, il coupa la conversation en terminant sur un brusque : « Bonsoir, madame. »

Léona poussa un soupir de découragement, saisit un tube qui se trouvait au milieu de nombreux autres médicaments et avala deux pilules pour apaiser ses nerfs surexcités.

Par la fenêtre entr'ouverte, on entendait les sirènes des bateaux siffler lugubrement, l'eau clapoter mollement contre les berges de la rivière, les roues des voitures crisser sur l'asphalte des avenues.

Mais Léona ne prêtait aucune attention à ces bruits trop familiers. Seules les paroles prononcées par cette voix cynique — cette voix dont le message même était la mort — emplissaient sa pauvre tête affaiblie.

Elle prit un miroir au manche d'argent finement ciselé et se regarda avec mélancolie... Des ombres profondes cernaient ses yeux. Hier, encore, son visage rayonnait d'exubérance comme celui d'une femme dont la vie est exempte de tout souci.

Soudain, la sonnerie du téléphone retentit dans la pièce et l'arracha, avec brusquerie, à ses rêves.

C'était Jim Cotterell, son père, qui l'appelait de Chicago. Jim Cotterell était un magnat de l'industrie pharmar-

ceutique, qui possédait les plus grands laboratoires d'Amérique. Grâce à une formule nouvelle de pilules, il avait réussi à gagner des centaines de millions de dollars. Physiquement, il ressemblait à un taureau. Tous ceux qui l'entendaient le craignaient. Tous, à l'exception de Léona.

Cet homme rude, impitoyable, éprouvait à l'égard de sa fille unique une extraordinaire tendresse. Le seul moment où la grosse face de Jim Cotterell se détendait et où un mince sourire fleurissait sur ses lèvres, c'était lorsqu'il était près de son enfant. Son amour pour elle était fait à la fois d'égoïsme et d'affection profonde. Il aurait toujours désiré la garder avec lui, si bien que, depuis le début, il considérait Henry, son gendre, comme un intrus.

Jim éprouva quelque ennui quand Léona lui raconta qu'elle était seule ce soir, puis que son mari n'était

pas rentré et qu'elle avait donné aux domestiques la permission de sortir. La pensée de cette solitude le

— *Je te rappellerai plus tard.*



tourmenta bien plus que l'histoire de meurtre surprise au téléphone.

— Bah! la rassura-t-il, tu as pris une émission radiophonique pour une conversation réelle. Calme-toi, fillette, et dors bien, je te rappellerai demain.

Cet intermède n'avait apporté aucune tranquillité à Léona. Elle réfléchit un instant, puis se mit à consulter le petit répertoire de téléphone qui était sur sa table de chevet. Elle s'arrêta à la lettre « J »...

« Jennings, c'est bien cela, se dit-elle tout en composant le numéro. »

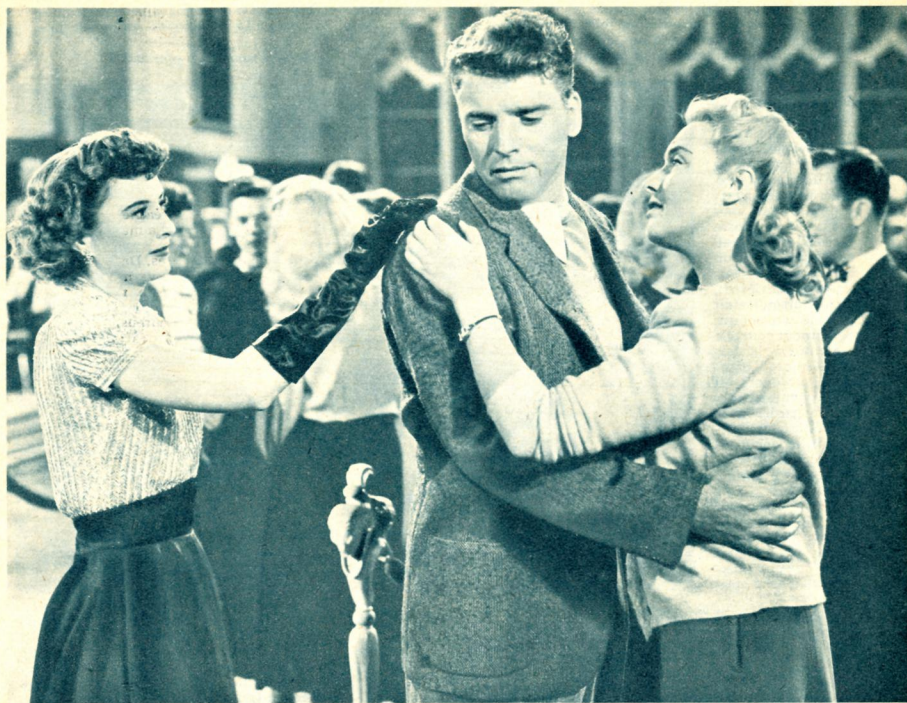
### CHAPITRE III

Le silence le plus complet régnait ce soir-là dans le living-room de cette très modeste pension de famille de New-York. On jouait au loto et on entendait seulement la voix forte du annonceur qui annonçait les numéros. Une femme d'une cinquantaine d'années, qui suivait passionnément le jeu, parut fort contrariée lorsqu'on vint lui dire qu'on la demandait au téléphone. Cependant, quand on ajouta que la personne qui l'appelait était M<sup>me</sup> Stevenson, elle sauta de sa chaise et se hâta vers l'appareil.

Miss Jennings, en effet, était la secrétaire d'Henry, et Léona avait pensé tout naturellement qu'elle était au courant de l'emploi du temps de son mari.

— M. Stevenson, répondit l'employée après quelque hésitation, a reçu à son bureau la visite d'une jeune femme blonde et séduisante, dont le nom était M<sup>me</sup> Sally Lord et il lui a fixé rendez-vous pour déjeuner. D'ailleurs, il a quitté son bureau précipitamment et n'y est pas revenu de toute la journée. Il n'a même.

*Miss Jennings était la secrétaire d'Henry*



*Léona avait été irrésistiblement attirée par ce garçon.*

*Son père avait été difficile à convaincre.*

pas téléphoné pour demander s'il y avait eu beaucoup de communications pour lui.

— Qui lui avait téléphoné ? interrogea Léona, pensant tenir la clé du mystère.

— Juste un certain M. Evans, de Staten Island, qui appelait M. Stevenson régulièrement toutes les semaines.

Léona remercia Miss Jennings et racrocha.

Lord ? Ce nom lui disait quelque chose. Alors elle se mit à chercher avec ardeur autour d'elle et ramassa une petite feuille de papier. C'était la liste sur laquelle étaient inscrits les noms des personnes qui avaient téléphoné dans la journée.

Dring !... Le silence fut à nouveau rompu par la sonnerie du téléphone. Elle décrocha et perçut à l'autre bout du fil une voix masculine, agréable.

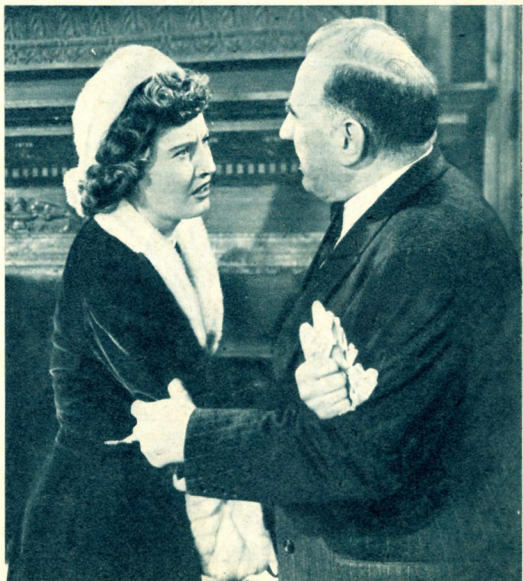
— M. Stevenson ?

— Il n'est pas là, répondit Léona. C'est de la part de qui ?

— M. Evans. J'ai besoin de parler de toute urgence à M. Stevenson.

— Je vous ai déjà dit qu'il n'était pas là. Rappelez dans une demi-heure, fit-elle en racrochant brusquement.

Et elle se jeta sur la petite feuille de papier : elle se souvenait vaguement d'y avoir lu le nom de M<sup>me</sup> Lord. Ses recherches furent couronnées de succès.



Le nom était bien là, avec le numéro de téléphone à côté. Elle se mit à le composer avec frénésie.

Lorsqu'elle obtint une réponse, elle fut surprise en entendant la voix de M<sup>me</sup> Lord : elle croyait la reconnaître. Pourtant, ce nom ne lui disait rien, mais quand son interlocutrice lui murmura au bout du fil : « C'est Sally... Sally Hunt » brusquement, tout s'éclaira dans l'esprit de Léona.

Mais l'autre déjà continuait :

— Je te rappellerai plus tard. Je ne puis te parler maintenant.

Tandis qu'elle raccrochait le récepteur, un sourire se dessina pour la première fois sur les lèvres de Léona.

Sally Hunt... Elle avait été sa rivale, jadis. Que pouvait lui vouloir cette fille aujourd'hui, après tant d'années de silence ? Il lui fallait attendre que le téléphone sonnât afin d'avoir la clé du mystère.

#### CHAPITRE IV

Pourquoi Sally réapparaissait-elle dans sa vie précisément ce soir-là. Et le passé surgit brusquement devant elle. Elle se trouva reportée dix ans en arrière. Elle se rappelait cette fameuse fête au collège où Sally dansait avec un grand jeune homme brun. Elle avait tout de suite remarqué son port de tête altier, son visage dont l'expression volontaire était atténuée par un regard doux. Tout en lui, jusqu'aux vêtements qu'il portait, le distinguait de ces étudiants sophistiqués. Léona avait été irrésistiblement attirée vers ce garçon. Aussi s'était-elle dirigée vers Sally pour qu'elle le lui présente : son nom était Henry Stevenson.

Une danse avec Henry... Une promenade en auto dans

la puissante Bugatti — cadeau de Cotterell — cela avait suffi pour que Léona arrêtât son choix : c'était l'homme qu'elle voulait épouser. Peu lui importait qu'il n'eût jamais terminé ses études, qu'il fut un petit employé de pharmacie à Grassville. Elle aimait Henry : rien ne la ferait renoncer à lui...

Pourtant son père avait été difficile à convaincre. Lui qui avait l'habitude de satisfaire les caprices les plus saugrenus de sa fille s'était opposé de toutes ses forces à ce mariage qu'il qualifiait d'absurde. Il avait menacé, supplié, jusqu'au moment où Léona s'était effondrée en perdant connaissance.

— Léona... Léona, ma petite chérie, avait murmuré Cotterell, je suis désolé, désespéré.

Il lui avait tapoté les mains. Et Léona, comme toujours, avait eu gain de cause : elle avait épousé Henry. A présent, elle le revoyait, debout, près de l'autel. Comme il était élégant avec son pantalon rayé et sa jaquette bien coupée. Quant à elle, elle était ravissante, et elle le savait, vêtue d'un étroit fourreau de satin blanc, recouvert d'un nuage de tulle. Un collier de perles fines et rares, qui entourait son cou diaphane, faisait ressortir le nacré de sa peau.

*Comme il était élégant avec son pantalon rayé et sa jaquette bien coupée.*

En pensée, elle revivait leur merveilleuse lune de miel : les jours enchanteurs passés dans les Alpes suisses, les descentes vertigineuses le long des pentes neigeuses, leur voyage en Italie, les pigeons de la place Saint-Marc à Venise, leur heureux séjour à Paris, les Champs-Élysées, Montmartre...

Le visage de Léona s'adouçissait en évoquant tous ces souvenirs. Puis ses sourcils se rapprochèrent, ses traits se crispèrent : elle venait de se rappeler la nuit où elle avait découvert une photo de Sally dans le portefeuille de son mari. Elle avait déchiré le portrait en mille morceaux, prise d'une fureur aveugle.

Sally Hunt!... Sally Hunt!...

Soudain Léona revint à la triste réalité. Sally lui avait promis de la rappeler tout de suite. La malade regarda sa pendulette :

— Il est un peu plus de dix heures. Dans moins d'une heure un quart, une pauvre femme va mourir, tuée par deux impitoyables meurtriers. Et je ne pourrai pas empêcher cet assassinat.

Elle tremblait malgré elle. Heureusement, encore une fois, la sonnerie du téléphone l'arracha à l'abîme de mélancolie dans lequel elle allait sombrer.

C'était Sally!...

#### CHAPITRE V

Sally ne se perdit pas en vaines circonlocutions, mais aborda immédiatement le vif du sujet :

— Écoute, Léona, je ne pouvais te parler tout à l'heure, parce que mon mari était dans la pièce voisine. Je suis venue dans une cabine téléphonique, et c'est de là que je t'appelle.

*(Suite page 10.)*





(Suite de la page 2.)

avec moi dans le courrier. J'ai les mêmes goûts que vous pour le chant, je n'aime que l'opérette et le music-hall ; l'opéra et l'opéra-comique me déçoivent. Donnez-moi votre avis sur les films que vous avez vus, je vous donnerai le mien, en attendant, amities. Étoile filante, vous avez mon admiration, j'aime votre façon d'écrire. »

Réponse. — Voilà tout votre courrier transmis, cher ami, et je n'ai pas grand'chose à ajouter, à bientôt de vos nouvelles et amitié de votre vieil ami le C. A.

**BIJOU.** — « J'ai entendu parler de la mort d'Alan Ladd, pouvez-vous me le confirmer ? Trafic à Saigon est-il déjà paru ? Sans vous connaître, je vous trouve très sympathique, car vous répondez avec gentillesse à tant de questions ». etc.

Réponse. — Bien sûr, je suis gentil, je me le répète tous les matins, en me regardant avec complaisance dans mon miroir, tout comme une grande coquette ! Pour répondre à votre question sur la mort d'Alan Ladd, je n'ai entendu parler de rien. Il ne faut pas écouter tous les bruits qui circulent sur les acteurs, mon petit Bijou, C'est mignon, ce pseudo, on a l'impression de tenir un beau solitaire dans ses mains (pas un sangleur, mais un vrai diamant) et de le faire miroiter au soleil. Trafic à Saigon a paru dans le n° 185, et vous pouvez l'obtenir en envoyant la modeste somme de 8 francs à la S. P. E., rue de Dunkerque. A bientôt de vos nouvelles et amities.

**DEUX BRUYÈRES DÉSESPÉRÉES.** — « Je vous ai écrit la semaine dernière et je n'ai pas encore de réponse, alors je reprend ma plume, j'adore votre rubrique, et dans le journal je commence par regarder le milieu. Mes artistes préférés sont : Gene Kelly, Deanna Durbin, Luis Mariano, Annette Poivre, Michèle Margon, Henri Vidal. Que voyez-vous dans mon écriture ? Ma petite amie dit que vous ne répondez pas, faites-la mentir. »

Réponse. — Bien sûr, nous allons la faire mentir, bien que ce mot soit très vilain dans la bouche d'une jeune fille. Elle n'aura pas menti, elle se sera trompée. Mais de quoi êtes-vous désespérées, mes deux « petites bruyères » ? Du sort que la nature vous a réservé, et qui est d'être mangées par de jolis petits lapins aux longues oreilles et aux petits derrières blancs fuyants dans les bois ? Si cela est, changez vite de pseudo avant qu'il ne soit trop tard ! Que nous allons le plaisir de vous lire souvent. Mais soyez patientes pour les réponses, vous êtes très nombreuses, et il faut contenter tout le monde. Amities de votre grand ami le C. A.

**PETITE FOLLE.** — Cette Petite folle me parle dans des termes tels que je ne peux pas les reproduire. Puis elle me demande des renseignements

sur Danièle Delorme, Françoise Arnault, et se plaint que son manon ne la laisse pas écrire à ses amies.

Réponse. — Un peu de tenue, voyons, jeune fille, dans vos appellations, et terminez au moins vos phrases, votre lettre est à peine compréhensible ! Merci pour la réclame que vous nous faites, nous en sommes très flattés et nous verrons à vous donner une part sur les bénéfices, j'en parlerai à mon directeur, qui ne manquera pas d'accepter ! Et si vous voulez que votre manon vous prenne pour la grande fille sage, et vous laisse des libertés, commencez par être raisonnable. Voici les renseignements demandés, Danièle Delorme a vingt-trois ans. Fille du peintre André Girard, elle suivit des cours d'art dramatique et débuta au cinéma dans la belle aventure. Mariée à Daniel Gein, elle a un petit garçon de quatre ans, Xavier. Françoise Arnault est née à Constantine et fille de général. Elle a fait ses débuts dans *Nous irons à Paris* et tourne ensuite *L'Épave*.

**ZORRO.** — Et voilà tout un questionnaire sur Gérard Philipe, exactement dix questions ! 1<sup>o</sup> Couleur des yeux ? 2<sup>o</sup> Des cheveux ? 3<sup>o</sup> Taille ? 4<sup>o</sup> Lieu de naissance ? 5<sup>o</sup> Signe particulier ? 6<sup>o</sup> Quelle est son occupation à part le cinéma ? 7<sup>o</sup> Son péché mignon ? 8<sup>o</sup> Est-il coquet ? 9<sup>o</sup> Aime-t-il les costumes ? 10<sup>o</sup> Aime-t-il le grand monde et le bruit ? »

Réponse. — Eh bien ! pour une curieuse, vous vous posez là ! Répondons par ordre des questions : yeux bleus, cheveux châtain, 1<sup>m</sup>,73, né à Grasse le 4 décembre 1922, teint clair, nez rectiligne, signe particulier néant. Je pourrais vous dire que sa plus grande distraction en dehors des studios est la culture du pissenlit sur son balcon, qu'il s'habille en ecossais le dimanche, et que son péché mignon est de manger tous les matins trois douzaines d'écarts au chocolat ! Mais ce serait mentir et voici la vérité. G. Philipe est coquet, mais d'une élégance très sobre ; en dehors du studio, il se passionne pour les livres et dépense une fortune pour sa bibliothèque. Quant à son péché mignon, c'est le rêve, son imagination est débordante, et il adore se raconter des histoires, vivre dans un pays où il y a peu de monde, où l'on ne s'occupe pas de lui, et où il n'y a pas de petites filles curieuses pour se préoccuper de la couleur de ses cravates.

**PAULO DES HAUTS PLATEAUX.** — « Je suis émerveillée par votre courrier, vous êtes « au poil » et je voudrais avoir votre caractère. Je suis sûre qu'à votre âge, cent ans (sic), je serai une vieille grugnon et que je n'aurai plus envie de plaisanter. Je voudrais dire un mot à certaines lettres : Liana beauté des lacs se mêle de jurer à Azalea beauté naturelle. Ces deux oiseaux rares n'ont pas plus de prétentions, à mon avis. Elles risquent de fausser leur miroir à force d'y contempler leur minois. Je donne raison à Nice et la mer, à Jocki l'Amour, je ne suis pas parisienne du flirt (comme vous avec zéro) et je pense que les dameselles qui le pratiquent auront bientôt à s'en repentir ! Qui m'aime me suive, je vous trouve bien sympathique, voulez-vous correspondre avec moi ? J'ai seize ans, 1<sup>m</sup>,65, yeux verts, cheveux châtain, aime le cinéma, les valses de Vienne, mais j'ai horreur du bal et de la musique moderne ». etc.

Réponse. — Je n'ajoute rien à votre longue lettre, petite amie, et je réponds vite, très vite car je ne

veux pas avoir les oreilles taillées en pointes comme vous dites, ni coucher sans chaussettes, je suis toujours en retard le matin, et pour limiter les dégâts je me mets au lit tout habillé !

**J'AI DIX-SEPT ANS ET J'AI ASSEZ DE TOUT.** — « Je suis allée au cinéma avec mon futur fiancé, voir *Lettre d'une inconnue* avec Louis Jourdan, et en sortant j'ai dit à mon fiancé qu'il n'était pas si beau que Louis Jourdan, et je lui ai fait un tas de reproches, tant et si bien qu'il m'a giflée ! Après tout, Louis Jourdan me plaît mieux que lui, et s'il l'embrasse déjà d'un regard pour ça, il ne viendra pas si gâté. C'est un gouillard ! Qu'en pensez-vous ? »

Réponse. — Je pense que vous êtes une petite folle et que si j'étais votre fiancé, ce n'est pas une giflette, mais une bonne fessée que je vous aurai donnée, comme à une petite fille inconséquente ! Mettez-vous un peu à la place de ce pauvre garçon et supposez deux minutes qu'en sortant du même cinéma il vous regarde froidement, en vous comparant désavantageusement à la vedette féminine du film, vous disant que, tout bien réfléchi, vous n'êtes pas aussi jolie qu'il le croyait, et que telle ou telle vedette à toutes ses préférences, que diriez-vous ? Pensez-vous que vous seriez heurée ? On pourrait croire que vous n'aimez pas votre fut mari, car « dans l'objet aimé, tout vous paraît aimable », et ce n'est pas de moi ! Vous ne connaissez rien à l'amour, petite enfant, et convolez dans ces dispositions d'esprit risqué le plus amer rapidement à vous envoyer votre service de Limoges à la tête. Attention ! Et faites-moi part de vos réflexions. Amities.

**LAURÉAT DU CROCHET DOP** commence par couvrir la rubrique de fleurs au point que j'en rougis pour elle. Et j'adresse ensuite à des couples mérités : « Bravo ! Qui en veut, vous avez raison, il faut montrer à cette « Liana, beauté divine, quand je te vois je me... e... qu'elle insulte tout les hommes en les prenant pour des enfants de chœur ; celui qui l'a plâquée n'en était sûrement pas un. Voulez-vous correspondre avec moi. Qui en veut ? Mes amities. Eh bien ! Tea for miss Paris, comment allez-vous ? Je vous ai écrit précédemment pour vous demander de correspondre avec moi, voulez-vous, miss ? Que devient la mode, si marche ? Répondez-moi, Amities ». Etc.

Réponse. — Voilà votre courrier transmis, mon cher Lauréat. Je vous ferai simplement remarquer qu'à l'encontre de ce que vous semblez croire Tea for miss Paris n'est pas une charmante demoiselle, mais qu'il appartient au sexe masculin. Ceci dit, je voudrais bien vous entendre chanter, puisque vous avez remporté tant de succès. Mon « klébar » va bien, je vous remercie — ou plutôt, mes klébars, puisque j'ai une paire de superbes chiens policiers. Et pour terminer je dois vous dire que votre perspicacité a été mise en défaut, car le numéro que vous désignez n'est pas mon portrait. A bientôt et amities, cher virtuose du shampong chantant.

**BOLÈRE D'AMOUR.** — « Puis-je interroger quelques-unes de vos correspondantes ? Petite Ven-

## LES AVENTURES DE







déenne, ne seriez-vous pas étudiante et ne connaissez-vous pas les Sobies-D'Onne ? Je me joins à Mademoiselle Mickey et à L'espigole sauvageonne sur la liste des « non-matheuses ». Mais pourquoi, « M. Cameraman and Mail's friend » s'étonne-t-il de votre faiblesse en cette matière ? Sans doute ce jeune homme est-il un mathéux incomparable ! Dans ce cas, je l'admire et le félicite. Je ne suis qu'une pauvre collègue, j'adore le cinéma et la lecture. Acteurs préférés : G. Philippe, H. Vidal, Jean Marais, Michèle Morgan. Pouvez-vous me donner quelques renseignements sur Vittorio Gassman, que j'ai admiré dans Le juif errant ?

Réponse. — Gassman est né à Rome il y a vingt-sept ans. Inscrit à l'Académie d'Art dramatique dès l'âge de vingt ans, il connut tout de suite le succès, et pendant trois ans fut l'un des meilleurs artistes de théâtre italiens. En 1946 il débuta au cinéma et a déjà tourné cinq films. Mais son plus grand succès fut *Riz amer*, où il a fait, aux côtés de Sylvania Mangano, une composition remarquable. Le film *La Chartreuse de Parme* a été publié dans le n° 12 de *Deux Films Complètes* (8 fr.). Écrivez encore, cher Boleéro, vous êtes très sympathique et je vous envoie mes bonnes amitiés.

**SIRÈNES ET COLS BLEUS.** — « Nous sommes deux amies âgées de quinze et seize ans, acharnées du Film Complet, et aimant votre rubrique si dynamique. Nous voudrions quelques renseignements sur... (lisibles), Esther Williams est-elle mariée ? Quel âge a-t-elle ? Toute notre sympathie à je au B. M. T. et à Muguet de mai. Suivent des compliments. Il paraît que je suis mignon tout plein, sûrement « beau garçon » (mon hélas) et on m'embrasse dix fois sur le bout du nez, affectueuse et piquante manifestation dont j'aurais perdu l'habitude.

Réponse. — Vous êtes charmantes, mes petites Sirènes, mais vous écrivez bien mal, ou alors votre stylo port la bille. Je ne suis pas arrivé à déchiffrer le nom de l'acteur (à coup sûr, peu connu) sur lequel vous voulez des renseignements. Par contre, je puis vous dire qu'Esther Williams est née à Los Angeles, le 8 août 1920, ce qui lui fait trente ans. Divorcée, elle s'est remariée au Dr Leonard Kayner. Elle a un enfant. Écrivez encore, de façon plus lisible. Très ému, mon nez vous remercie de vos démonstrations affectives.

**COCOTTES EN SUCRE ET MARCASSIN.** — « C'est en revenant de vacances que nous sommes quinze jeunes filles, parties dans les montagnes et en Italie, qui peuvent savourer votre réponse tant attendue. L'homme de mes rêves, vous pouvez comprendre pourquoi nous avons pris ce pseudonyme. Pouvez-vous nous donner quelques renseignements sur Jean Harlow, que devient-elle ? Et sur Cornel Wilde et Serge Reggiani ; nous trouvons sur leur correspondance... Il me reste à vous souhaiter de frénétiques boogie-woogie, mêlés de jutterburgs et de be-bop, sans trop oublier pour cela qu'il y a d'autres choses aussi que l'on peut faire ici-bas. Et envoyez vos photos, jeunes pin-ups. Whoopee !

Réponse. — C'est très impressionnant, je vous assure, d'écrire à quinze jeunes filles à la fois. Moi

qui me croyais plein d'assurance, me voilà timide comme un collégien ! Jean Harlow est morte depuis bien longtemps, mes chères amies. Après avoir joué les vamps, créés les blondes platiniées, éveillé l'amour de William Powell et épousé un producteur, cette belle artiste, qui promettait, s'est éteinte brusquement de maladie, il y a environ douze ans de cela. Cornel Wilde, né à New-York, le 13 octobre 1915, a les yeux marron et cheveux bruns, 1 m. 82. Il est marié et père d'une fillette. A peu près du même âge, Serge Reggiani lui ressemble, en effet. Il a suivi des cours d'art dramatique, est marié à l'actrice de cinéma Janine Darcey (qui ne tourne plus) et est père d'un petit garçon. Là-dessus, je vous embrasse toutes les quinze. Quelle émotion, mon Dieu, quelle émotion !

**BOOGIE-SISTERS.** — « Nous sommes deux petites Corsets pratiquant tous les sports, et en ce moment catch, natation, volley et danse. Nous voudrions toute la journée, surtout le be-bop. Nous voudrions interpréter à l'écran des rôles burlesques et travaillons pour cela la danse acrobatique. A Bordeaux, on nous surnomme « les pin-ups » et en vacances « les filles à Tarzan » because nous peaux bronzées et nos coiffures à la diable. Nous fréquentons à Bordeaux des caves d'étudiantes, et notre plus grand désir est d'aller à Saint-Germain-des-Près. N'y a-t-il pas dans le courrier des existentialistes, garçons de préférence, qui voudraient correspondre avec nous ? Nous aimons les films jeunes : *Rendez-vous de juillet*, *Nous irons à Paris*. Artistes préférés : Henry Salvador, Philippe Lemaire, Brigitte Aubert, Nicole Courcel, Danielle Delorme ».

Réponse. — Mes petites amies, vous me paraissez très « boogie », en effet. Cela contraste avec vos deux écritures, qui dénoncent un esprit d'ordre et de méthode assez incompatible avec des petites fololles comme vous. En somme, vous êtes pleines d'ardeur, de vie, de générosité, sans oublier pour cela de songer à l'avenir et d'avoir un petit côté « popotte » et « comme il faut ». Tout cela vous permet de d'assez brusques variations de température. Ceci dit, l'adresse des cours Simon est, 36, boulevard des Invalides, à Paris, mais il ne m'appartient pas de vous donner les prix des cours. Demandez les par correspondance. Il me reste à vous souhaiter de frénétiques boogie-woogie, mêlés de jutterburgs et de be-bop, sans trop oublier pour cela qu'il y a d'autres choses aussi que l'on peut faire ici-bas. Et envoyez vos photos, jeunes pin-ups. Whoopee !

**LAC DES CYGNES** commencé par me féliciter de garder mon incognito. Et elle se présente : « J'ai dix-sept ans, blonde aux yeux verts, très sportive, assez grande, je fais de la danse classique et mes camarades me trouvent très gaie. Je profite de la vie à plein cœur (c'est charmant, cette expression). Mes artistes préférés sont Greer Garson, Walter Pidgeon, Michèle Morgan, Henri Vidal. Je pratique le tennis, la natation, l'athlétisme (bien sûr). Pourriez-vous trouver un correspondant qui ait les mêmes goûts que moi ? Marlène, petite étoile, je vous fais concurrence dans la danse classique. Il paraît que je fais très bien mes pointes et mes mouvements de bras. Voilà trois ans que j'ai commencé, et vous ? Dites-moi les morceaux sur lesquels vous avez dansé. Et vous, Boléro, connaissez-vous très bien la famille

de Gisèle Pascal ? Mais je suis de votre avis, Army Gina, j'aime aussi Luis Mariano à la folie », etc.

Réponse. — Puisque vous avez peur de mes cicatrices je ne vous en ai pas mis, petit Lac des Cygnes. Vous avez une nature qui me plaît, et il faut nous écrire encore. Je partage votre avis au sujet de Greer Garson, qui n'est pas toujours appréciée à sa juste valeur. Nous ne publierons pas les films mentionnés, sauf *Pas de week-end pour notre amour*, qui est paru (n° 228). Votre écriture est excellente et votre orthographe aussi, que leur reprochez-vous donc ? Et maintenant, retournez vite à vos pointes, moi je ne sais qu'en faire sur le papier, mais il faudra quand même que j'essaie un jour de danser en tutu avec une couronne de fleurs sur la tête. Ce sera sûrement très bien. Bons baisers.

**DEUX YONNAISES.** — « Cameraman chéri (eh bien ! eh bien !), voudriez-vous nous dire le titre du dernier film tourné par Serge Reggiani ? Pourquoi les artistes connus tels que Tino Rossi, Jean Marais, Henri Vidal sont inaccessibles à nous autres provinciales ? Voudriez-vous nous renseigner sur Henri Vidal ? (Encore...) Bravo à notre ami Le Vosgien, espérons que son remède est efficace. Jean de Nivelles, nous serions enchantées de correspondre avec vous. Nous aimons beaucoup la Belgique ; parlez-vous de votre pays. Nous sommes deux blondes, l'une aux yeux bleus et l'autre aux yeux verts. l'une grande et l'autre petite. l'une grosse l'autre mince. Quel est votre type de femme idéale ? » Etc.

Réponse. — Je ne sais si c'est à moi que cette question s'adresse. Si oui, je vous dirai que mon type serait une fausse maigre un peu grasse, grande debout, petite assise, avec un œil bleu et un œil vert. Mais je vous dirai que j'ai toujours été un peu original. Le dernier film de Reggiani est *Les ocans de Saint-Loup*. Pourquoi dites-vous que les vedettes sont inaccessibles aux provinciales ; n'avez-vous donc pas de cinéma dans votre quartier ? Si vous parlez des vedettes en chair et en os, les Parisiens ne sont guère plus favorisés, à moins de faire la queue devant les studios ou les domiciles d'artistes. Pour la Nième fois, Henri Vidal est né à Royat (Auvergne chocolaterie), le 26 novembre 1919, et a tourné dix films. Là-dessus je me salue comme un lapin, après avoir embrassé la petite grosse aux yeux bleus et la grande mince aux yeux verts (ou vice versa). Écrivez vite !

Le C. A.

(Toutes les réponses seront publiées dans le journal avec les initiales ou le pseudonyme du correspondant.)

## FILMETTE... par MAT



(A suivre dans le n° 234.)



*En pensée, elle revioit leur merveilleuse lune de miel... leur voyage à Venise...*

Et elle commença son récit. Il y avait quelques semaines, son mari Fred avait découpé dans un journal un article où il était question de Henry Stevenson et lui avait demandé négligemment si c'était bien le Stevenson qu'elle avait connu dans le temps. Du coup, Sally avait été intriguée : quelle corrélation pouvait-il exister entre le gendre du riche Cotterell et Fred Lord, assistant du District Attorney ?

Elle avait toujours conservé quelque tendresse à l'égard d'Henry. C'est pourquoi elle s'était mise à surveiller son mari, à guetter ses conversations, tâchant de comprendre par recoupement ce qui se passait. Ainsi, elle avait surpris un entretien de Fred avec deux employés de son bureau. Le nom de Stevenson avait été répété à plusieurs reprises, et un rendez-vous avait été fixé entre les trois hommes. Ne pouvant y tenir, Sally les avait suivis jusqu'à une plage déserte de Staten Island, où se dressait seulement une maison délabrée, sur laquelle une pancarte indiquait « 20 Dunstan Terrace », et le nom du locataire « Evans ». Cachée dans un repli de terrain, la jeune femme avait assisté à une scène étrange : elle avait entendu le ronflement d'un moteur et vu un canot automobile accoster quelques instants plus tard. Un homme portant une petite valise en était descendu et s'était dirigé vers la maison où étaient entrés son mari et ses deux collègues. Une demi-heure s'était écoulée, au bout de laquelle tout le monde était ressorti. Mais, cette fois, c'était Fred qui portait la valise.

Naturellement, le soir, elle mourait d'envie d'interroger son mari, mais elle n'avait pas osé.

Il fallait absolument tirer cette affaire au clair. Henry était en danger, elle le sentait. Elle était donc allée trouver ce dernier à son bureau. Elle avait déjeuné avec lui, mais il ne lui avait rien dit.

— Vos cinq minutes sont passées, madame, interrompit le téléphoniste juste au moment où Sally allait dire

à Léona pourquoi elle était certaine qu'Henry était impliqué dans cette histoire louche.

La communication fut coupée, tandis que Léona, hâlante, pressait encore l'appareil silencieux contre son oreille. Elle raccrocha lentement : il ne lui restait plus qu'à attendre que Sally la rappelât.

Tout tournait dans la tête de la malheureuse. Elle avait l'impression que le monde entier s'était ligé contre elle. Encore une fois, la sonnerie du téléphone retentit. Elle reconnut la voix de son ancienne amie.

— Il s'est passé beaucoup de choses depuis tout à l'heure. J'ai dû rentrer à la maison et là j'ai appris que la maison de Staten Island, dont je t'ai parlé tout à l'heure, a été volontairement incendiée cet après-midi. La police a capturé trois hommes, mais elle continue à rechercher Waldo Evans. Le complice d'Henry... Allô... allô, tu m'écoutes, cria Sally impressionnée par le silence de son interlocutrice. Je te répète qu'un grand danger menace Henry...

— Tais-toi, hurla alors Léona. Je ne te crois pas. Tu fabriques des mensonges uniquement parce que tu es encore jalouse de moi comme tu l'as toujours été...

Et, furieuse, elle raccrocha. Elle aurait voulu démolir cet instrument de malheur qui, cette nuit, ne lui avait apporté que des raisons d'avoir peur et de se plaindre.

Mais le téléphone refusait de se taire.

Sa sonnerie stridente palpita à nouveau :

— Oui, allô, répondit Léona. Qui parle ?

#### CHAPITRE VI

— C'est un télégramme pour M<sup>me</sup> Stevenson.

— J'écoute, fit Léona.

Alors la téléphoniste, de sa voix indifférente, lut un câble d'Henry : « Chérie, terriblement désolé, mais ai été obligé de me rendre à la Convention annuelle de la Pharmacie à Boston. Serai retour dimanche matin. Porte-toi bien. Baisers. »

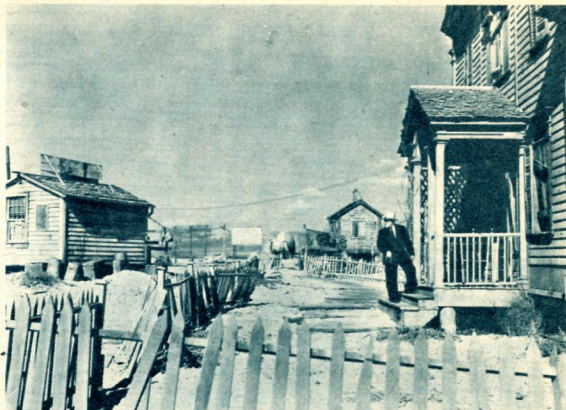
Quand la lecture fut terminée, Léona raccrocha le

Une plage déserte de Staten Island où se dressait seulement une maison délabrée.

récepteur lentement, doucement, comme une somnambule.

Loin dans la nuit, elle entendait le bruit de la rame du métro qui se rapprochait de plus en plus. Les lumières du train déchiraient la pénombre de la chambre, traçant sur les murs des dessins fantasmagoriques... Malgré elle, elle écoutait le roulement des wagons qui diminuait peu à peu d'intensité, et elle ne put s'empêcher de penser à la voix profonde et gutturale de tout à l'heure. Il avait dit : « J'attendrai jusqu'à ce que le train passe sous le pont au cas où la fenêtre serait ouverte et qu'elle crierait... » Elle frissonna de peur et elle se mit de nouveau à repenser à Henry et aux paroles de Sally. Son mari ne serait pas rentré avant dimanche matin.

Elle ne pouvait pas rester seule.



— J'ai reçu la visite de M. Stevenson, il y a une quinzaine de jours.

Elle sentait qu'elle allait devenir folle. Elle ne connaissait presque personne à New-York, ayant vécu toute sa vie à Chicago. Elle réfléchit un instant. A qui pourrait-elle demander secours ? Soudain, son visage s'éclaira : elle avait trouvé. Elle ferait venir le Dr Alexander, qui était son médecin.

Celui-ci était l'un des plus grands cardiologues d'Amérique. Mais son métier, bien que fort absorbant, lui laissait suffisamment de loisirs pour qu'il pût en consacrer une bonne partie aux jolies femmes. Il était en galante compagnie quand on le vint chercher de la part de M<sup>me</sup> Stevenson. Toutefois, c'était une trop riche cliente pour ne pas lui répondre.

Le Dr Alexander prit donc sa voix la plus suave pour lui parler. Aux premiers mots que Léona prononça, il se rendit compte qu'elle était fort en colère. Tout d'abord, il essaya de la calmer avec les phrases habituelles, mais elle ne voulait pas entendre raison. Elle insistait de toutes ses forces pour qu'Alexander vint finir la nuit en la veillant.

Elle prétendait qu'elle était seule et sur le point d'avoir une crise cardiaque qui, sans nul doute, lui serait fatale.

Le médecin comprit que, dans ces conditions, il valait mieux dire la vérité à M<sup>me</sup> Stevenson, qui semblait l'ignorer. Tirant son calepin de sa poche, il lui fit part des résultats de son diagnostic.

— Chère madame, j'ai le plaisir de vous annoncer que vous n'avez rien du tout au cœur. Vous avez un tempérament hypersensible et ultra-nerveux. C'est tout. D'ailleurs, j'étais certain que votre mari vous avait fait part de mes conclusions.

— Mon mari ? Pourquoi, mon mari ? interrogea Léona, dont le visage devenait de plus en plus livide à mesure qu'elle parlait.

— Mais voyons, vous n'êtes pas sans savoir que j'ai reçu la visite de M. Stevenson il y a une quinzaine de jours. C'est lui-même qui m'a raconté qu'il ignorait tout de votre maladie lorsqu'il vous a épousées. Votre première

attaque a eu lieu deux ans après votre mariage, à la suite d'une discussion violente qui s'était élevée entre vous. Las de dépendre uniquement de votre père, M. Stevenson vous avait annoncé un beau jour qu'il ne rentrerait pas avec vous parce qu'il avait un rendez-vous avec un certain M. Ferguson, susceptible de lui trouver une situation. A la pensée que votre mari allait vous échapper, vous vous êtes précipitée sur la porte, que vous avez fermée à clé. Cette clé, M. Stevenson vous l'a arrachée des mains et il est parti. Quand il est revenu fort tard dans la nuit, il a vu une infirmière qui montait la garde au pied de l'escalier de la majestueuse demeure des Cotterell. Et ce fut ce soir-là que votre père lui a annoncé que vous souffriez d'une lésion au cœur depuis votre plus tendre enfance et que c'était sa brutalité qui avait déclenché la crise. Votre mari a ajouté que vous aviez eu d'autres attaques qui toutes se terminaient de la même façon. Ce qui, naturellement, coupait court à n'importe quelle discussion.

» J'ai rassuré M. Stevenson de mon mieux en lui affirmant, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, que votre cœur était très solide et lui ai conseillé simplement

— M. Stevenson est entré et m'a questionné avec bienveillance.

de vous conduire chez un neurologue.

» Ce qui m'étonne, continua le Dr Alexander, c'est que vous n'ayez pas reçu la lettre que, selon le désir exprimé par votre mari, je vous ai écrite pour vous communiquer mon diagnostic... Allons, vous voyez, chère madame, que tout cela n'est pas grave. Prenez un sédatif et, après une bonne nuit, vous rirez de vos frayeurs.»

Sans attendre la fin de ce discours, Léona avait raccroché.

— Mensonges !... Mensonges ! cria-t-elle, et le bruit de ses lourds sanglots emplissait toute la chambre, couvrant le



— Il s'arrêta et me proposa de me déposer chez moi.

clapotis de la rivière... Elle aurait voulu mourir là, tout d'un coup... Mais ce n'était pas possible : ce téléphone ne la laisserait jamais en paix. Sa sonnerie déchira le silence de la nuit et arrêta net ses larmes.

#### CHAPITRE VII

Son « allô », tout mouillé de pleurs, fut accueilli par une voix douce et mesurée, qui lui donna son nom :

— Je suis M. Evans et je vous ai appelée il y a une demi-heure. Voulez-vous prendre un message pour votre mari, Mrs. Stevenson ?

— Je regrette, s'écria Léona, mais je ne puis absolument rien écrire. Vous ne savez donc pas que vous avez affaire à une femme très malade ?

— Si, madame, je le sais, mais ce que j'ai à vous dire est trop grave pour que je me taise.

« Evans »... « Evans »... En effet, c'était l'homme dont Sally lui avait parlé tout à l'heure. Du coup, Léona réprima ses larmes et se mit à écouter de toutes ses oreilles. Peut-être allait-elle avoir enfin la clé de tous les événements extraordinaires qui se produisaient cette nuit.

Déjà, à l'autre bout du fil, son interlocuteur avait commencé à parler.

— Cette histoire qui m'a mené au point où j'en suis aujourd'hui a commencé au mois de janvier de l'année dernière. Les bureaux étaient fermés, mais j'étais resté à travailler fort tard dans le laboratoire. M. Stevenson est entré et m'a questionné avec bienveillance sur mes travaux. Il sembla prendre un intérêt particulier aux drogues que nous employions pour la fabrication des produits Cotterell. Un mois plus

tard, tandis que j'attendais l'autobus sous une pluie diluvienne, M. Stevenson passa dans sa voiture. Il s'arrêta et me proposa de me déposer chez moi. Nous parlâmes de l'avenir... Je ne sais pourquoi je lui confiai mon rêve de retourner un jour en Angleterre, mon pays natal, et d'acheter un cottage avec des chevaux. Ce fut alors que M. Stevenson me proposa un marché: il me suggéra de diminuer la quantité d'opium que nous mettions dans les potions et les pilules Cotterell et de vendre le surplus. Il me dit qu'en très peu de temps j'aurais gagné suffisamment d'argent pour réaliser mon projet. Il fut si persuasif que j'acceptai de devenir son associé. Nous en avions un troisième, un nommé Morano, chargé d'écouler l'opium. Au bout de sept mois, j'avais économisé sept mille dollars. J'espérais pouvoir bientôt m'arrêter. Mais votre mari n'était pas de cet avis. Il sembla plus avide d'argent que jamais, si bien qu'un beau jour il voulut évincer Morano. C'est justement à cette époque que les Établissements Cotterell m'envoyè-

rent travailler aux Laboratoires de New-Jersey. Nous étahlines donc notre quartier général à Staten Island, où je louai à mon nom une maison délabrée, 20 Dunstan Terrace. N'ayant plus à partager nos bénéfices avec Morano, nos parts étaient beaucoup plus importantes. Ce trafic marcha merveilleusement bien pendant trois mois. Mais vint un jour où...

#### CHAPITRE VIII

La pendulette continuait son tic tac régulier. Léona oubliait l'heure qui fuyait. Elle oubliait tout sinon l'histoire stupéfiante que lui contait M. Evans, dont la voix calme n'omettait aucun détail de la criminelle association qui l'unissait à Henry.

— Lors de mon dernier voyage à Staten Island, lorsque je pénétrai dans la maison, je me trouvai face à face avec Morano, que je n'avais jamais vu. Je compris immédiatement ce qui l'avait amené là, car depuis longtemps je me doutais qu'il apprendrait que nous l'avions évincé de notre combinaison. Bien qu'il fût très en colère, il énonça ses exigences sur un ton parfaitement tranquille : il demandait deux mille dollars pour le dédommager. Votre mari pâlit à cette proposition ridicule. Où pouvait-il obtenir tout cet argent ? Morano se dépecha de lui rafraîchir la mémoire. « Il y avait votre riche père et vos millions à vous, qui passiez pour mourante... Dans ces conditions, il ne se passerait pas longtemps avant que M. Stevenson ne touchât l'assurance que vous aviez souscrite à son profit... Il força votre mari à signer une reconnaissance de dette pour cette somme payable dans quatre-vingt-dix jours. Il avait accordé ce délai, puisque toute la presse avait annoncé qu'il vous restait au plus trois mois à vivre. L'échéance arriva... Votre mari demanda une prorogation, Morano refusa catégoriquement. Depuis lors, je n'ai revu ni Morano ni Stevenson...

— Monsieur Evans, où est mon mari, cria Léona sauvagement...

— Je vous jure que je n'en sais rien, répondit Evans. Quand vous le verrez, dites-lui que j'ai brûlé la maison de 20 Dunstan Terrace, que Morano est arrêté, que par conséquent point n'est besoin de verser l'argent à ce bandit.

Quand cette conversation se termina, il était onze heures.

A nouveau la sonnerie du téléphone retentit, Léona voulut saisir l'appareil, mais elle le laissa tomber à terre, épuisée par toutes ces émotions violentes. Elle essaya de se lever pour le ramasser, les forces lui manquèrent. Elle dut s'appuyer sur le rebord de son lit, et enfin parvint à poser l'appareil sur sa table.

Léona ne sut pas comment elle fut capable de poser l'appareil sur son support. Elle se renversa sur son oreiller. Ses yeux étaient hagards. Elle était au bord de la démente. Elle ne pouvait croire à la culpabilité d'Henry. Toutes ces histoires n'étaient qu'un tissu de mensonges. Son mari n'était ni un voleur, ni un criminel...

#### CHAPITRE IX

La lampe éclairait à peine la pièce. L'ombre s'empressait de choses menaçantes. Le rideau de la fenêtre était agité par la

*Henry était perdu. S'il voulait vivre, Léona ne devait pas mourir.*

brise nocturne, et Léona crut voir une silhouette dans sa chambre. En bas, il lui sembla entendre un bruit de pas. Elle avait peur, si peur qu'elle ne pouvait bouger. Ainsi, c'était elle qu'on allait tuer. Non, non, ce n'était pas possible !

— Elle pensa rêver quand la téléphoniste lui annonça qu'on lui parlait de New-Haven. Bientôt retentit à son oreille la voix d'Henry. C'était bien lui, et c'était sa voix de tous les jours.

— Allô, Léona, lui disait-il, j'ai profité d'un arrêt du train pour prendre de tes nouvelles.

Il fallut quelques instants à la malheureuse pour se ressaisir. Elle ne savait plus où elle en était. Sa gorge était serrée, ses mains crispées. Enfin elle put retrouver l'usage de la parole. Alors elle transmit péle-mêle à son mari le message d'Evans, l'arrestation de Morano. Elle ajouta qu'il n'était plus nécessaire de se procurer l'argent... et elle fondit en larmes.

Henry, en entendant cela, s'appuya contre le mur de la cabine téléphonique. Ainsi, tout était découvert. Il était perdu. Une sueur froide perlait à son front, il était pâle comme un mort. S'il voulait vivre, Léona ne devait pas mourir. Il fallait qu'elle échappât à l'horrible mort qu'il avait préparée de ses propres mains. Il la supplia de quitter son lit, d'ouvrir la fenêtre, et d'appeler : « Au secours ! »

— Si tu m'aimes, Léona, lève-toi avant qu'il soit trop tard pour toi et pour moi... J'avais besoin d'argent... J'ai été fou...

Chaque mot qu'il prononçait était un poignard qu'il enfonçait dans son cœur.

La peur la paralysait littéralement. Elle entendit l'escalier craquer, elle aperçut une ombre se profiler sur le mur. Le bruit du mètre qui traversait le pont emplit la pièce... Elle laissa tomber le récepteur sur son crochet...

Une silhouette se pencha sur elle, elle hurla, mais ses cris se noyèrent dans le fracas du train...





Une silhouette se pencha vers elle, elle hurla...

Un silence mortel envahit la chambre que ne brisa même pas son dernier soupir...

Soudain le téléphone sonna. Une main gantée de blanc décrocha l'appareil. A l'autre bout du fil, retentissait la voix désespérée d'Henry :

— Léona!... Léona!...

Une courte pause — et puis une voix profonde et gutturale :

— Raccrochez... C'est une erreur!...

FIN

Madame, Mademoiselle,  
ne manquez pas d'acheter

## L'ALMANACH de MODE du JOUR 1951



EN VENTE PARTOUT : 100 francs.

EST EN POSSESSION DE

**GRANDIR**

Gagnez 5, 10, 15 cm. et plus, grâce aux soins scientifi. Américains. Révolution de la science moderne. Augmentation buste ou Jambes seules. Grand et fort avec système F. V. - Séd. enthousiastes. Résultat certain. Insucc. rembours. Envoyez 750 fr. ou demandez l'information illustrée gratuite. Discretion. OLYMPIC 46 Bd Victor-Hugo, 19, Nice.

### VOTRE HOROSCOPE

ÉTUDE sérieuse, inimitable, précision étonnante. PÉRIODES DE CHANCE pour 3 ans. Env. date nais., enveloppe timbrée avec adresse et 50 francs à SCIENTIA (Serv. C. 1), 44, r. Lafayette, Paris (9<sup>e</sup>).

### Dans 5 MOIS vous serez COMPTABLE

(traitement: 20.000 à 32.000 fr.) - 4 MOIS suffisent pour faire de vous un bon Secrétaire Sténodactyle (traitement jusqu'à 20.000 fr.) grâce aux célèbres leçons particulières par correspondance de l'ÉCOLE PRATIQUE DE COMMERCE, 31, Avenue A. Briand, Lons-le-Saulnier (Jura).

Immenses débouchés en France et aux Colonies. Demander sans engagement pour vous la brochure n° 347, à laquelle sera jointe la plus récente liste d'emplois vacants dans le Commerce, l'Industrie, les Administrations, etc...

Nouveaux et brillants succès aux examens officiels

Vous pourrez lire  
dans le n° 233 du



avec  
ANNABELLA, Paul BERNARD  
et Jacques SERVIÈRES

EN VENTE PARTOUT  
16 pages : 10 francs.

Notre vie est-elle "ÉCRITE" ?  
Peut-on la prévoir ?

A cette passionnante question, le livre

## L'AVENIR ET SON MYSTÈRE

par E. WIETRICH

vous apporte une réponse affirmative appuyée sur l'examen de nombreux cas de 'divination' et 'prémonition'.

Un volume de 192 pages.

Prix : 30 francs.

(Ajoutez la somme de 15 francs pour frais d'expédition à votre mandat ou cheque postal (C. C. P. 259-10) adressé à la Société Parisienne d'Édition, 43, rue de Dunkerque, Paris (X<sup>e</sup>).

Aucun envoi contre remboursement.

## RÉUSSIR

Pour obtenir une situation lucrative ou améliorer votre emploi actuel, votre intérêt est de suivre les cours par correspondance de l'E. N. E. C. Vous réussirez grâce à des méthodes d'enseignement modernes et rationnelles appliquées par d'éminents professeurs. Demandez l'envoi gratuit de la brochure que vous désirez (précisez le numéro).

- Broch. 70.320 : Orthographe, Rédaction.
- Broch. 70.321 : Calcul, Mathématiques.
- Broch. 70.322 : Physique.
- Broch. 70.324 : Électricité.
- Broch. 70.325 : Radio.
- Broch. 70.326 : Mécanique.
- Broch. 70.327 : Automobile.
- Broch. 70.330 : Dessin industriel.
- Broch. 70.333 : Sténo-Dactylographie.
- Broch. 70.334 : Secrétariat.
- Broch. 70.335 : Comptabilité.
- Broch. 70.336 : Langues (Anglais).
- Broch. 70.337 : C. A. P.-B. P. commerce.
- Broch. 70.338 : Carrières commerciales.
- Broch. 70.341 : Cours de révision au Baccalauréat 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> parties (2<sup>e</sup> session).
- Broch. 70.342 : Cours de révision Brevet élémentaire et Brevet d'études 1<sup>er</sup> cycle (2<sup>e</sup> session).

**ÉCOLE NORMALE  
D'ENSEIGNEMENT  
PAR CORRESPONDANCE**  
14, faub. Poissonnière, Paris (10<sup>e</sup>).

### Chaque mois :

des VARIÉTÉS, du RIRE,  
avec le trio Croquignol,  
Ribouldingue, Filochard  
et les nouvelles aventures  
de BIBI FRICOTIN

dans

## "L'ÉPATANT"

Journal des Pieds Nickelés



EN VENTE PARTOUT  
32 pages - 25 francs.

### GABY CHRISTEL Voyante célèbre.

Astrol. Secr. infail. pr retour d'affection.  
Prédit. surpren. 154, r. Rivoli, Paris (I. M<sup>e</sup>  
Louvre). T. l. j. 10-19 h. Corresp. Horoscope.



**350 FR**  
BAGUE SERPENT  
PORTE BONHEUR  
GARANTIE DORE-L'OR FIN  
ENVOI C. DEMAIL 95 %  
CATALOGUE 50 "TIMB"

HEURE 15 R. FOIE MERKOURT. PARIS SERV. F. C. 75

# Ceci intéresse

tous les jeunes gens et jeunes filles  
tous les pères et mères de famille

Le prestigieux enseignement par correspondance de l'École Universelle, la plus importante du monde, permet de faire chez soi, brillamment, à peu de frais, les études les plus variées, d'obtenir en un temps record tous diplômés ou situations.

Milliers de brillants succès annuels.

Demandez l'envoi gratuit de la brochure qui vous intéresse :

- Br. 17.121 : Études complètes du second degré, Examens d'admis., Brevet d'études du 1<sup>er</sup> cycle, Baccalauréats.
- Br. 17.134 : Classes prim., Brevets, C. A. P.
- Br. 17.136 : Licences (Droit, Sc., Lett.).
- Br. 17.133 : Grandes Ecoles spéciales.
- Br. 17.135 : Fonctions publiques, E. N. A.
- Br. 17.122 : Les emplois réservés.
- Br. 17.127 : Industr., Trar., publ., C. A. P.
- Br. 17.136 : Carrières de l'Agriculture.
- Br. 17.132 : Compt., Sténo-Dact., C. A. P.
- Br. 17.123 : Orthogr., Réd., Calcul, Écriture.
- Br. 17.137 : Anglais, Allem., Esp., Italien.
- Br. 17.128 : Marine mil., Marine marchande.
- Br. 17.138 : Aviation, Industr. aéronautique.
- Br. 17.124 : Radio : diplômes offic. ind.
- Br. 17.131 : Dessin, Peinture, Gravure.
- Br. 17.129 : Solf., Piano, Violon, Harmonie.
- Br. 17.139 : Carrières du Cinéma, Photo.
- Br. 17.125 : Couture, Coupe, Mode, Lingerie.
- Br. 17.130 : Coiffure et soins de beauté.
- Br. 17.140 : Secrétariats, Journalisme.

La liste ci-dessus ne comprend qu'une partie de nos enseignements ; n'hésitez pas à nous demander conseils gratuits et aide efficace pour toutes études et carrières.

**ÉCOLE UNIVERSELLE**  
PARIS, 59, Bd Exelmans — NICE, Chemin de Fabron — LYON, 11, Place Jules-Ferry.

## HOROSCOPES

Pour recevoir discrètement votre HOROSCOPE d'essai, écrivez nom, prénoms (si madame donnez nous demoiselle), date naissance, adresse, en joignant 50 fr. et une enveloppe timbrée à

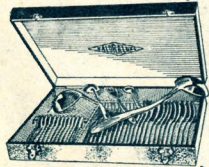
**DJEMAR O**  
Service D. D., 34, av. A.-France, Colombes (Seine).

## GRANDE DISTRIBUTION PUBLICITAIRE RÉSERVÉE à tous les LECTEURS de ce JOURNAL

Découpez cette annonce et adressez-la avant le 31 décembre 1950,  
— à "Offre spéciale", 47, rue de la Victoire, Paris-9<sup>e</sup>.

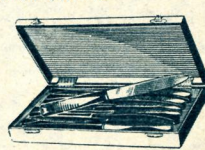
### Une merveilleuse MÉNAGÈRE

37 PIÈCES : 12 cuillères, 12 fourchettes, 12 cuillères à café, 1 louche en alliage INOXYDABLE.



### 12 MAGNIFIQUES COUTEAUX

EN ACIER INOXYDABLE DE THIERS  
DE PREMIÈRE QUALITÉ.



**LE TOUT**  
soit 49 pièces  
**980 FR.**

Bon de garantie officiel joint.

Vous serez INTÉGRALEMENT REMBOURSÉ si vous n'êtes pas satisfait.

### BON DE COMMANDE

Veuillez m'adresser tout de suite une ménagère 37 PIÈCES et 12 couteaux, le tout pour 980 frs + frais de poste. Paiement du colis au facteur. Il est bien entendu que je serai remboursé intégralement si je n'ai pas ENTIERE SATISFACTION.

NOM : ..... Prénom : ..... Rue : .....

Ville : ..... Département : ..... Signature : .....

Vous pouvez vous présenter directement à notre salle d'exposition, 47, r. de la Victoire, Paris-9<sup>e</sup>, pour prendre livraison des couteaux et de la ménagère. Vous y trouverez d'autres articles à des prix incroyables.

SOCIÉTÉ PARISIENNE D'ÉDITION  
43, rue de Dunkerque - PARIS (X<sup>e</sup>)

N. M. P. P.

Régie exclusive de la Publicité : A. D. P.,  
1, rue des Italiens, Paris (IX<sup>e</sup>). (Pro. 74-54).

Le Directeur-Gérant : J. MITRY.

232. — Imp. CRÉTÉ, Corbeil (S.-et-O.). — 9472-10-1950. — Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 1950.



**ÉDITH PIAF**

B.-U.-P. (Photo R. Voinquel.)